

## Le « déprimé explosif »

Michel Morin

Volume 3, Number 1, Fall 1992

La fatigue culturelle du Canada français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800908ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800908ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, M. (1992). Le « déprimé explosif ». *Horizons philosophiques*, 3(1), 43–58.  
<https://doi.org/10.7202/800908ar>

# Le «déprimé explosif»

Me suicider partout et sans relâche, c'est là ma mission.  
En moi, déprimé explosif, toute une nation s'aplatit  
historiquement et raconte son enfance perdue, par bouffées  
de mots bégayés et de délires scripturaires et, sous  
le choc noir de la lucidité, se met soudain à pleurer devant  
l'immensité du désastre et l'envergure quasi sublime de  
son échec.

Hubert Aquin

## 1. La «fatigue» du «minoritaire»

Il existe dans les tragédies grecques (je pense à celles d'Eschyle en particulier) un conflit entre la «fatalité de la race», plus précisément des «crimes de la race», et l'effort d'un individu particulier d'affirmer son propre destin ou sa propre «volonté» envers et contre cette fatalité. Il n'est généralement pas, du moins dans l'immédiat, d'issue fort heureuse à ce conflit qui se solde le plus souvent par le triomphe de la race. Mais ce triomphe est de courte durée, car, si l'individu se trouve dans l'immédiat vaincu ou brisé, la puissance de son action ou de son acte lui survit et engendre, à travers le temps, une réalité nouvelle.

Si l'on considère l'histoire du Canada français, l'on ne peut éviter d'être toujours ramené à ce point de rupture, cette cassure que représente la Conquête. Deux siècles plus tard, l'on pourrait être tenté de croire qu'avec le temps, ses effets, dans la réalité et dans les consciences, ont à peu près cessé de se faire sentir et qu'en y faisant retour l'on ne fait qu'entretenir une nostalgie empreinte d'une culpabilité diffuse. L'on oeuvrerait de la sorte à répandre dans le corps social le poison de l'insatisfaction et du ressentiment. Or, comme l'écrit Hubert Aquin dans son texte «La fatigue culturelle du Canada français» : «Le Canada français, comme Fontenelle sur son lit de mort, ressent une certaine difficulté d'être<sup>1</sup>.» Il est toujours

1. Hubert Aquin, «La fatigue culturelle du Canada français», *Blocs erratiques*, Montréal, Quinze, 1977, p. 96.

risqué et dangereux de parler d'une entité «collective», «culturelle» ou «historique» comme une «nation» ou un «peuple» dans les termes où l'on évoque le rapport à l'être ou l'état d'être d'un individu. Car c'est toujours un individu qui pense et qui réfléchit. Qu'il se mette en rapport avec l'état d'être particulier qui est le sien au moment où il pense est inévitable et constitue l'essence même de l'acte de penser. L'on ne s'en étonnera ni ne s'en formalisera donc pas. Qu'un certain rapport à l'être ou qu'une certaine «tonalité d'être» fasse retour chez un individu particulier finit par le caractériser en lui conférant un *style* particulier. Or, l'on peut supposer que son expérience propre, sa culture personnelle fondues au creuset de son idiosyncrasie particulière ont concouru à former ce style qui le caractérise désormais. Aucun être humain n'étant «plein» ou défini à l'avance, le style est la manière particulière dont l'individu apprivoise son vide intérieur, c'est-à-dire cette indétermination par laquelle il est et n'est pas tout à la fois, source d'angoisse et de création.

Aussi est-il toujours fort délicat et problématique de faire état de ce qui déterminerait ou conditionnerait l'individu «de l'extérieur». Le risque est bien sûr de réduire l'individu à n'être que la somme de ses déterminismes ou encore, sans aller jusque-là, d'exagérer l'influence de l'une ou l'autre de ces déterminations. Mais aussi, il y a problème simplement à distinguer ce qui relèverait de l'«intérieur» de ce qui serait dû à des «facteurs externes». Marquons-le d'emblée : une telle discrimination est à vrai dire impossible. Si l'individu, tel qu'il s'éprouve intérieurement, ne saurait être considéré comme la «somme de ses déterminismes», l'expérience qu'il fait de sa «liberté», c'est-à-dire de cette indétermination en lui, n'en est pas moins toujours *située* au sein d'un entrelacs de déterminations subtiles qui constitue un «milieu» ou une «atmosphère» au sein desquels il se meut tout naturellement. Ce milieu ne tient pas qu'à «lui»; quant à «lui», il ne se réduit pas à ce milieu. À la fois, il y est pour quelque chose et n'y est pour rien. Non tant au sens où il subit et agit, mais plus profondément au sens où il est

et n'est pas ce qui le fait et ce qu'il fait, comme il est et n'est pas ce qui le pense et ce qu'il pense. Quant au «sujet», c'est là une production assez tardive dont il nous est impossible pour le moment de dire quoi que ce soit.

Aussi, lorsque Hubert Aquin écrit que «ce qui est typique est profond» et que «Le problème n'est pas d'écrire des histoires qui se passent au Canada, mais d'assumer pleinement et douloureusement toute la difficulté de son identité<sup>2</sup>», nous plonge-t-il dans la plus totale ambiguïté à propos de cette notion d'«identité». Il est clair, si l'on est attentif au contexte, qu'il a à l'esprit le caractère «national» de cette identité, mais tel qu'il peut se faire sentir de l'intérieur à l'individu, en l'occurrence, à celui qui pense et écrit. Le problème de l'identité est donc nettement déplacé de l'extérieur vers l'intérieur : il n'y a pas de «modèle» extérieur d'identité auquel l'individu pourrait se conformer pour être «national». Le «typique» est plus profond, c'est-à-dire plus intérieur et s'atteint du sein même de ce qui fait être (et ne pas être) l'individu, particulièrement lorsqu'il s'efforce, comme l'écrivain, à une expression originale et personnelle de lui-même. Mais alors, en quoi ce «typique» est-il propre à la «réalité nationale» dont il est issu? Qu'atteint-il ainsi de «typiquement national» du sein d'une expérience qui est d'abord la sienne? Aquin répondra à la fois dans son texte sur «la fatigue culturelle» et dans son *Journal*, c'est-à-dire aussi bien dans un écrit théorique sur la réalité nationale qui est la sienne que dans un écrit où s'exprime de façon privilégiée son expérience la plus personnelle, que ce dont il fait et refait l'expérience en lui se manifeste comme «fatigue».

Au fond de lui-même, Aquin rencontre la «fatigue» et ne peut faire autrement que de la ressentir et de l'interpréter comme «typique» de la réalité nationale dont il est issu. Avant même toute théorisation, il sent cette fatigue comme «atavique» : «Je suis moi-même cet homme typique, errant, exorbité, fatigué de mon identité atavique et condamné à elle<sup>3</sup>.» C'est donc à la

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 97.

fois sa fatigue, état personnel propre qu'il expérimente, et pas la sienne, puisqu'elle lui vient de la réalité nationale au sein de laquelle il existe, plus précisément d'une sorte d'héritage historique qui se transmet à lui de l'intérieur. Si l'on veut simplifier, cette «fatigue» serait à la fois «collective» (ou historique) et «individuelle». C'est un état d'être qu'il éprouve sien au plus profond de lui-même mais qu'il vit en même temps comme un legs, un héritage, une hérédité. Dans les deux cas, il ne saurait en être dit «responsable», puisque cette fatigue n'est pas le «résultat» d'actes délibérés, volontairement commis. Elle est subie, elle lui vient et lui-même ne peut advenir à ce qu'il est qu'en passant par elle. Dans son texte sur «la fatigue culturelle», il en énumère les traits caractéristiques ou, si l'on préfère, les «symptômes» : «l'auto-punition, le masochisme, l'auto-dévaluation, la «dépression», le manque d'enthousiasme et de vigueur...<sup>4</sup>» Par ailleurs, cette fatigue est liée à un sentiment d'échec : «L'échec, écrit-il dans son *Journal*, voilà mon obsession — ma seule passion et celle que je retrouve, à un niveau collectif, dans l'histoire du Canada français, et, ajoutera-t-il, je ne puis me réaliser que dans le sens de cet échec : le succès pour moi n'aura d'aura, d'autre visage que celui de cet échec assouvi, accompli<sup>5</sup>.» Si l'échec est «sa passion», il dit le retrouver «à un niveau collectif, dans l'histoire du Canada français» : ce n'est donc pas tant de cette histoire et de sa considération qu'il en est venu à lui, que de l'intérieur même de son expérience propre qu'il advient à cette histoire.

À partir d'une expérience en elle-même anhistorique, celle du sentiment d'échec, il en découvre la dimension historique. À travers son expérience d'individu, c'est l'expérience historique du Canada français dont il fait l'épreuve.

Comment cela est-il possible? En quoi l'inférence de l'individuel au collectif et à l'historique à laquelle procède Aquin est-elle justifiable? Je ne sais trop pour l'instant comment répondre

4. *Ibid.*, p. 88-89.

5. Hubert Aquin, *Journal, 1948-1971*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992, p. 251.

à cette question, mais je sais que la poser est essentiel si l'on veut comprendre quelque chose et trouver quelque justification à ce qui s'appelle la «conscience nationale». Il me semble d'abord que si Aquin peut ainsi passer de son expérience individuelle à une dimension collective, c'est qu'il aurait senti et expérimenté que ce sentiment d'échec, en même temps qu'il se trouvait en lui, se trouvait aussi à l'extérieur de lui, autour de lui, chez d'autres individus issus de la même réalité nationale que la sienne, le sentiment d'échec individuel se trouvant en quelque sorte «alimenté» par un sentiment d'échec ambiant. D'ailleurs, les divers traits distinctifs de la «fatigue culturelle» indissociable du «sentiment d'échec» que nous citons ci-dessus sont interprétés comme les «corrolaires psychologiques de la prise de conscience de cette situation minoritaire<sup>6</sup>» qu'il a décrite auparavant dans ce texte. Bref, le Canada français constitue un «milieu» favorable à l'éclosion et à l'essor de tous ces traits psychologiques. Aquin participe à ce milieu et à son «état d'être» particulier, et cela, de façon immédiate, sur le plan de la sensibilité et de l'expérience intérieure. C'est en ce sens, pour lui, qu'il n'échappe pas à son milieu : il est d'abord atteint ou «contaminé» psychologiquement. Par ailleurs, par la culture et la réflexion, il fait un lien entre ce milieu psychologique dans lequel il baigne et la situation historique du Canada français. Or, cette situation historique est marquée, selon lui, par la condition de «minoritaires» faite aux Canadiens français. Cette condition n'est pas à entendre tellement en un sens «numérique» qu'en un sens «historique» ou «politico-historique» : le Canadien français jouerait un rôle généralement secondaire, mais parfois même premier, «dans une histoire dont il ne serait jamais l'auteur<sup>7</sup>». «Minoritaire» s'oppose donc à «majeur» au sens où l'on parle d'atteindre «à la majorité». Mais le sens ici n'est pas tant d'abord psychologique qu'historique, la «majorité historique» étant atteinte lorsque l'on devient de quelque façon «auteur» sur la scène de l'Histoire. Autre-

6. Aquin, «La fatigue...», p. 88.

7. *Ibid.*, p. 92.

ment, l'on se trouve condamné à se produire indéfiniment sur une scène déjà disposée où il n'est possible de jouer que des rôles prédéterminés : «Le Québec, écrira-t-il dans *Trou de mémoire*, c'est cette poignée de comédiens bègues et amnésiques qui se regardent et s'interrogent du regard et qui semblent hantés par la platitude comme Hamlet par le spectre<sup>8</sup>.»

Si être minoritaire, c'est n'être pas auteur sur la scène de l'Histoire, c'est donc n'être pas à la hauteur de l'Histoire et se trouver par conséquent condamné à une existence anhistorique. Or, c'est cette existence qui secrète, outre les traits déjà mentionnés comme caractéristiques de la «fatigue», un ennui ou un sentiment de «platitude» qui viennent de ce que chacun sent, à l'intérieur de ce milieu spécifique, que rien ne «porte à conséquence» : que l'on agisse ou non, que l'on crée ou non, que l'on s'efforce ou non, qui donc s'en soucie puisque, de toute façon, les effets en resteront toujours ignorés? La condition de «minoritaire», entendue en ce sens, renvoie donc à un «moment» ou «événement» historique qui décida de l'exclusion du Canada français de la position d'«auteur» sur la scène de l'Histoire. Ce «moment» ou «événement» est celui de la Conquête dont on peut dès lors saisir le sens et toute la portée : c'est alors qu'il fut «décidé» que le Canada français n'accéderait pas à la majorité historique, son destin dès lors oscillant entre deux possibilités, la disparition pure et simple par assimilation ou désagrégation interne ou une survivance difficile dont l'enjeu ne dépasserait pas la nécessité de «protéger» et «défendre» les traits distinctifs nationaux les plus évidents tels que, au premier chef, la langue et la culture puis, la religion, le droit civil. Du sein de cette condition de minorisation historique, il semblera impossible d'échapper à cet état d'oscillation :

La Conquête, écrit Aquin dans *Trou de mémoire*, ça me connaît : car j'ai eu le temps, depuis le temps, d'explorer cet état constitutionnellement oscillatoire et cet aller et retour écoeurant entre l'exaltation et la narcose, entre une tenta-

8. Hubert Aquin, *Trou de mémoire*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, p. 56.

tive de révolution et une tentative de suicide... Poison d'abandon contre poison de survivance, cri de mort contre cri ressuscité, conquête oui, conquête non! Qui n'a pas connu ce two-steps binaire ne connaît rien à la conquête et il se peut alors que cette ignorance soit imputable au syndrome de conquérant...<sup>9</sup>

Ou bien le renoncement, ou bien le sursaut, ou plutôt, le renoncement avec pour tout au-delà le sursaut sans espoir ni raison ou encore le sursaut avec pour tout au-delà le renoncement et la culpabilité qui l'accompagnent. Ce «two-steps binaire» danse sur place, cet état indéfiniment oscillatoire correspond à une situation historique bloquée à laquelle il devient fort difficile d'envisager une issue qui ne soit pas un nouveau sursaut stérile et impuissant.

Chacun doit ici se demander jusqu'à quel point, de l'intérieur, il épouse l'approche d'Aquin, car s'y joue le sens de ce que l'on peut appeler «conscience nationale» au Canada français. La «conscience nationale», comme nous le suggérions précédemment, est éprouvée de l'intérieur par l'individu qui se sent participer à un milieu d'abord appréhendé «psychologiquement». Mais ce «milieu psychologique» traduirait un certain rapport à l'Histoire. C'est donc dire que le rapport à l'Histoire atteindrait chacun au plus intime de lui-même. À une époque comme la nôtre, marquée par la domination et l'expansion d'un individualisme tout en surface qui s'exprime à travers une sorte de narcissisme au premier degré, il est difficile d'admettre une profondeur de l'individualité telle que la «psyché» la plus intime porterait la marque d'un certain rapport à l'Histoire. Pourtant, nous pensons que cette profondeur existe bien, qu'elle est déterminante, mais qu'elle a d'autant plus de difficulté à se faire entendre qu'elle paraît «archaïque» ou «anachronique» au regard de cet individualisme de surface qui se fait passer pour «moderne». «Moderne» serait-il, en effet, en ce qu'il aurait «dépassé» ce fond archaïque souvent fait d'échec et de ressentiment mais aussi d'espoirs sourds et invaincus, au profit d'un

9. *Ibid.*, p. 38.

«bien-être» ou «bonheur» qui se passe de tout arrière-fond historique.

Néanmoins, la «difficulté d'être» évoquée ci-dessus, la plainte, la fatigue, le sentiment d'échec, s'ils se font entendre de façon récurrente et insistante dans un milieu donné, traduisent un malaise dont le caractère malsain ne doit pas faire oublier la profondeur par rapport à un état de «santé» superficiel qui se fait passer pour «moderne». Or, c'est de ce côté que les écrits d'Aquin attirent notre attention. Si l'Histoire a un sens, le mal d'être historique a un sens aussi et chaque individu qui vit dans un milieu donné en est atteint, qu'il le veuille ou non. Mais l'Histoire est-elle une notion qui pourrait encore avoir un sens pour nous et, par conséquent, celle d'accession à la «majorité historique» qui ne s'en dissocierait pas? S'il est possible au «majoritaire» de se faire croire que l'Histoire est une notion dépassée puisque de toute manière il sait que c'est lui qui la fait, du point de vue du «minoritaire», il lui est difficile d'y échapper, car il est sans cesse confronté, à travers tous les éléments qui arrivent jusqu'à lui aujourd'hui de toutes les parties du monde à des sociétés dont certaines sont pourvues d'initiatives à l'échelle mondiale et d'autres en sont dépourvues. Le «minoritaire» historique se sent et peut se savoir appartenir à une société dépourvue d'une telle initiative : quoi qu'il se passe dans le monde, peut-il se dire, la société concrète à laquelle j'appartiens y est-elle pour quelque chose? Par elle, à travers elle, suis-je ou non impliqué dans les affaires du monde? Chacun peut chercher en lui-même la réponse, mais l'auteur de ces lignes ne saurait cacher la souffrance qu'il lui semble éprouver depuis son enfance d'appartenir à une société dont il a toujours senti et dont il a appris à savoir que l'impact sur les affaires du monde et plus largement sur la culture universelle était à peu près nul. Je rentre en moi-même et me demande si ce sentiment, cette souffrance n'est pas de nature à miner à la longue le sens de l'initiative chez l'individu, le goût d'entreprendre et de créer. Certes, peut-on dire, chacun peut bien se contenter de sentir et de mesurer l'effet de ses actes et de ses paroles sur son «milieu ambiant» : est-il bien nécessaire qu'il éprouve la répercussion

de ses actes, entreprises et oeuvres sur les autres sociétés? Cela ne le serait pas s'il n'avait à subir sans cesse, dans tout ce qu'il entreprend, les effets des entreprises et des oeuvres de ces sociétés qui ont accédé à la «majorité historique». Sur le plan économique, ne se heurtera-t-il pas aux grandes entreprises des sociétés «majeures»? Sur le plan de la langue, ne sera-t-il pas amené à se confronter à la langue ou aux langues «majeures»? Sur le plan de la culture, n'est-il pas sans cesse en rapport avec les «grandes oeuvres» de l'humanité auxquelles son milieu d'appartenance ne semble pas avoir contribué? Comment dès lors échapperait-il à cette question concrète de la contribution de ce milieu d'appartenance qu'est le sien à l'effort de l'humanité dans tous les domaines? N'est-ce pas ainsi que chacun se trouvera confronté à l'Histoire? Et s'il appartient à une société «mineure», obligé de considérer qu'il n'y est à peu près pour rien. Dès lors, ou bien il en souffre, mais se résigne en silence, se contentant des avantages de la «survie» en se résolvant au fond le plus intime et le plus secret de sa personnalité à ne point faire d'effort exceptionnel et à ne point tenter quelque dépassement, puisque la limite est là, de toute façon infranchissable : et voilà la «fatigue», la sourde «déprime», ce renoncement non tant à être qu'à être plus : ou bien, du sein de cette souffrance éprouvée, il refuse de renoncer et cherche la voie de quelque affirmation. Alors, sans cesse, il rencontrera sur son chemin des «modèles dominants», «exemplaires» : se laissera-t-il «impressionner», se pliant de plus ou moins bon gré, ou persistera-t-il dans la singularité de son approche et l'approfondissement de sa différence? S'il suit cette deuxième voie, il se sentira de plus en plus voué à un «exil intérieur», seul même parmi les siens qui craindront, en l'appuyant et le reconnaissant, de passer à côté de ce qui est bien vu du point de vue de l'Histoire et des sociétés dominantes qui la font, ignorant qu'ils sont de ce qu'à travers cette oeuvre singulière ou cette entreprise originale cherche à s'affirmer un rapport à l'Histoire pourtant plus proche d'eux puisque émané du sein même de leur milieu propre.

## 2. L'attentat créateur

Épousant cette voie non encore tracée, l'individu qui cherche à «créer», à faire exister un monde autre et original du sein même de sa souffrance initiale, trouvera en lui et autour de lui un vide qu'il désespérera de combler. Certes, mais n'est-ce pas l'expérience de tout «créateur»? Ne devrait-il pas s'admettre «mineur» et parvenir à transmuier sa «déprime» héréditaire face aux autres sociétés et à la sienne propre en un acte qui, de l'intérieur, la rachète?

L'exil m'est essentiel, écrira Aquin dans son *Journal*, indispensable, et je constate aujourd'hui que ma vie s'organise autour de mes exils. En cela, je frôle lucidement la schizophrénie, car mon intégration à mon entourage est précaire : je la remets sans cesse en question. Je ne m'enracine jamais bien profondément ni très longtemps. Je suis prêt à partir : voilà mon mal<sup>10</sup>.

«Qu'importe le pays à l'exilé, ajoutera-t-il : ce qu'il lui faut, c'est le distancement, la hauteur, la solitude et la douleur nécessaire du bannissement<sup>11</sup>.» «Je veux m'exprimer tout entier, me consumer tout entier dans une oeuvre<sup>12</sup>.»

Voilà la face «affirmative» de l'expérience : de ce vide, de cet exil intérieur, coupé du réel le plus familier, je tirerai de moi l'énergie nécessaire à faire exister un autre monde, un autre pays, parfaitement autarcique puisqu'il se sera libéré de toute dette à l'égard du réel. Dès lors, je pourrai exister par moi-même, ayant échappé à la faute originelle d'être né dans une terre qui n'était pas pour moi et ne voulait pas de moi : «L'exilé rêve d'être à lui seul, et sans attaches, son propre univers autarcique et divinement clos<sup>13</sup>.» À lui seul, il constituera et peuplera le pays qu'il se sera inventé par delà toutes les terres, les patries existantes où il lui est impossible de vivre. Mais là encore, dans l'effort même qu'il fournira pour tendre vers cet au-

10. Aquin, *Journal...*, p. 191.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 191.

delà et le faire exister, la fatigue, «sa» fatigue ou celle, atavique, de son «milieu», le gagnera : «Toute la journée, écrit l'exilé Aquin, j'ai traîné une tristesse, sorte de fatigue de vivre et de sentiment de me trouver devant rien. Ni amour, ni amis, ni oeuvre ne m'enracinent dans l'humus du réel. Le vent m'a déraciné<sup>14</sup>.» «Loin de l'amour, exilé de l'amitié, impuissant à créer, incapable aussi de ressentir grandement, je ne sais à vrai dire pourquoi je vis ni de quoi<sup>15</sup>.» Ainsi se trouve-t-il rattrapé, en plein coeur de son exil, de l'intérieur même de l'effort qu'il fait pour inventer son monde, son pays propre, par la «fatigue», qui se manifeste ici à travers une impression de déracinement qui touche la zone la plus intime, celle des rapports les plus proches, et finit par atteindre la puissance même de créer. Qu'est-ce à dire sinon que le «créateur» exilé se voit coupé des ressources les plus intimes qui alimentent et stimulent sa puissance créatrice? Qu'en sera-t-il désormais de son beau rêve d'autarcie si la puissance même qui le rendait possible se voit sapée, sourdement minée? Car dans l'effort même qu'il fait pour s'arracher à la fatigue et à l'échec, il rencontre la fatigue et l'échec, mais alors ce ne sera plus tant comme un conditionnement atavique passivement subi que comme un état qui vient «rattraper» celui-là même qui, en tentant de s'arracher, s'est du même coup *individualisé*. L'arrachement en effet est nécessaire pour qu'advienne l'individu et, par conséquent, l'est aussi cette expérience de déracinement, d'exil et d'irréalité. L'émergence de l'individu, entendu comme celui qui tente de se faire être par lui-même à travers un monde qu'il invente, nécessite une rupture, un déracinement et jusqu'à ce désespoir d'être abandonné et coupé de toutes ressources. En ce sens, tout créateur est bien «mineur», démuni et abandonné par l'Histoire. Car il lui aura fallu oublier l'Histoire pour être, le poids du passé qu'elle représente, la splendeur et la gloire des «modèles» qu'elle porte et promeut. Il lui aura fallu quitter les rivages familiers de sa patrie en même temps qu'il aura dû échapper à l'oeil inhibiteur de l'Histoire.

14. *Ibid.*, p. 218.

15. *Ibid.*

Comme Nietzsche l'a fait ressortir, il est une valeur de l'oubli et de l'aveuglement indispensable au créateur. Mais si la puissance créatrice de l'individu se trouve elle-même atteinte et minée par cet exil, que restera-t-il de cette expérience sinon celle d'un destin brisé en pleine course, comme ce fut le cas de Nietzsche lui-même, mais aussi de Kafka, de Rimbaud et finalement d'Hubert Aquin? Est-ce à dire qu'il faudrait rêver pour l'individu créateur de quelque «fin heureuse»? Mais d'autre part, est-ce à dire qu'il nous faudrait ériger en figures exemplaires des destins brisés? Valoriser la folie, la maladie, le suicide comme conditions et rançon de l'activité créatrice? L'individu créateur n'est-il pas pourtant celui qui, à la fois, mène aussi loin qu'il peut l'effort d'arrachement, condition de toute innovation et de toute découverte, et désire passionnément la reconnaissance de la valeur de son acte et de son oeuvre non seulement aux yeux de ses compatriotes mais au regard même de l'Histoire? Y compris celui-là même qui, comme Nietzsche, aura tenté d'en ébranler la superbe. «Mineur», certes le créateur l'est, se veut et s'assume tel, mais dans l'espoir fou que l'oeuvre qu'il aura forgée du fond de sa déréliction contribue à «relancer» l'Histoire au point d'en constituer une «figure» nécessaire? Qu'est-ce à dire? Qu'est-ce donc que l'Histoire? Qu'est-elle donc en effet sinon le «milieu idéal», l'espace «théorique» où le destin de l'Humanité trouve à s'illustrer et à se justifier en actes et oeuvres exemplaires? Lieu par excellence de l'«universalité» puisque la «négativité» individuelle qui s'est accomplie s'y trouve reconnue et, en ce sens, rachetée. Car c'est en ce «milieu» que la «faute originelle» de l'exil et de l'arrachement nécessaires parvient au salut en advenant au Sens.

Valoriser et faire l'éloge de la «condition mineure» ou l'«exil» en eux-mêmes et pour eux-mêmes, à moins de ne les considérer que sous leur forme superficielle, c'est-à-dire «exotique» et «touristique», c'est inséparablement faire l'éloge de l'homme au destin brisé, consacrer la folie et le suicide comme rançons de l'affirmation individuelle et de l'acte créateur. D'autre part, valoriser à tout prix l'enracinement et la fidélité aux prétendues «valeurs nationales», c'est empêcher toute affirma-

tion créatrice, puisque seule une certaine expérience de l'exil la rend possible. Dès lors, comment vaincre la «fatigue culturelle» qui gagne celui qui prend le chemin de l'exil justement pour échapper à la fatigue ambiante de sa société d'origine? Il ressort de la démarche de réflexion que nous poursuivons qu'il ne suffit pas au créateur de se vouer à l'oeuvre idéale, mais qu'il lui faut aussi développer des solidarités actives. Il faut non seulement faire exister un espace imaginaire, mais réinventer la «société», c'est-à-dire recréer le lien social d'abord rompu par delà les liens organiques et les solidarités ataviques entre individus «émancipés» ou en voie d'émancipation. C'est en ce sens que l'activité créatrice, de culturelle qu'elle est d'abord, devient politique. Ainsi s'impose, du sein même de l'effort de se faire être soi-même à travers une oeuvre originale, l'exigence politique, en ce que cet effort ne saurait se soutenir de lui-même comme expérience purement solitaire. L'individu doit être *accompagné*, au risque de voir son élan retomber et l'échec le gagner à nouveau, et avec lui tout son «milieu», car il ne pourra seul imposer à l'humanité la valeur de son oeuvre. Si tant est qu'il parvienne à la réaliser, l'oeuvre de l'individu créateur d'une société «mineure» sera condamnée à rester «mineure», c'est-à-dire à ne pas être considérée comme une figure de l'Humanité ou une modalité du destin de l'Homme. L'effort que fait tout créateur de produire une nouvelle figure de l'Humanité n'aboutira et ne s'imposera que si la société dont il est issu, de par ses réalisations propres et à travers l'État dont elle sera parvenue à se doter, réussit à imposer sa spécificité et la valeur de sa spécificité aux yeux des autres sociétés et spécialement de celles qui se sont déjà illustrées et imposées dans l'Histoire.

C'est plus tard, dans son *Journal*, qu'Aquin écrira : «Mais j'ai l'esprit vide de tout ce qui ne me parle pas de cette liaison folle et dégradante entre mon pays réel et moi<sup>16</sup>.» Et aussi : «Toujours j'ai eu peur de la vie quotidienne, toujours j'ai tenté d'y échapper par des magies écrites ou lues. À l'instant où j'ai voulu

16. *Ibid.*, p. 247.

la révolution pour la première fois, j'ai trouvé ma voie et ma vraie vie<sup>17</sup>.» L'individu détaché, exilé, «émancipé» revient en «son pays». Désormais, il est éveillé, ayant secoué la torpeur atavique, bien qu'il se sente et se sache toujours offert et exposé à elle, s'il ne parvient pas à se maintenir dans cet état d'éveil. Or, il n'est d'autre moyen d'y parvenir que de constituer des rapports concrets avec d'autres individus en voie d'émancipation de manière à se stimuler mutuellement. «Secouer la torpeur», «se maintenir en éveil», éviter le retour de la fatigue, cela n'est possible que dans l'action, mais une action qui, bien qu'individuelle, ne restera pas isolée. Tel est le germe du mythe de l'«action terroriste clandestine» : société secrète d'individus mutuellement stimulés à injecter dans le corps social l'agent de sa régénérescence. Nulle part n'est-ce mieux exprimé que dans ce passage de *Trou de mémoire* :

Mon activité politique, d'autre part, me prouve que j'incarne une image archétypale de pharmacien, car je rêve de provoquer des réactions dans un pays malade : je rêve de m'introduire en lui, sulfate ou soluble, pour influencer (par mon action sur les centres d'encéphaliques) le cours de son agonie et transformer celle-ci en régénérescence<sup>18</sup>.

Dès lors, Aquin rêvera de l'attentat qui, en un seul acte radical et décisif, produirait dans le corps social la commotion salvatrice : «L'attentat : meurtre éblouissant, geste pur et fracassant qui me rendra le goût de vivre et me transformera en ce terroriste que je suis devenu secrètement et dans la plus stricte intimité<sup>19</sup>!»

Il ne faudrait ici ni «prendre à la lettre» ce qu'écrit Aquin ni le réduire en l'exilant une fois pour toutes dans le monde du «symbolique». Certes, cet attentat, il le vivra de façon privilégiée dans l'écriture, spécialement celle de *Prochain épisode* et de *Trou de mémoire* : «Écrire comme on assassine, lit-on dans

17. *Ibid.*, p. 266.

18. Aquin, *Trou...*, p. 65.

19. Aquin, *Journal...*, p. 261.

son *Journal*, sans pitié, sans régression émotive, avec une précision et dans un style intraitables. Que l'écriture retentisse cet acte fondamental premier : tuer. Créer la beauté homicide<sup>20</sup>.» Mais il serait trop facile et de peu de conséquence de dissenter sur l'écriture comme «meurtre». L'attentat, le meurtre, «cet acte fondamental premier», n'est pas que littéraire. Il y a ce désir chez Aquin qu'il ne faut ni réduire ni trahir d'excéder le littéraire ou que le littéraire s'excède lui-même dans l'acte, d'où son titre : *Prochain épisode*. Ce «prochain épisode», à la fois, est un nouveau livre et n'est pas un nouveau livre. C'est l'abolition du livre dans l'acte qui fait advenir un réel nouveau, d'un autre ordre «exhaussé» par rapport à ce qu'il était. «Tuer confère son style à l'existence<sup>21</sup>», écrira-t-il, «Tuer, quel beau geste...<sup>22</sup>» : ces paroles sont sans ambiguïté. L'acte ainsi évoqué n'est littéraire que dans la mesure où le littéraire éclate de l'intérieur pour produire une réalité nouvelle. Telle est la «révolution» qu'il espérait et à laquelle il voulait se vouer.

La «fatigue» ronge de l'intérieur et l'exil ne permet pas d'y échapper. Il n'est donc point d'autre issue que de re-trouver le pays en ré-inventant par un acte initial radical. L'individu revient, fort de l'élan et de l'énergie de son milieu qu'il s'est paradoxalement réapproprié dans l'exil, pour les injecter dans ce milieu de manière à le porter à un autre niveau d'existence. Attenter à la «déprime» de l'intérieur pour la faire éclater et faire advenir la société à l'Histoire, et par elle, à l'Universel. Cet acte est à la fois «symbolique» et «réel», «culturel» et «politique». Le «meurtre» est symboliquement et réellement nécessaire au sens où rien ne peut changer sans une violence initiale. Il faut un acte qui tranche sur tous les actes, qui s'arrache à tous ceux qui le précèdent. Mais, pour le commettre, il faut s'être soi-même arraché et être parvenu à concentrer en soi l'énergie refoulée du corps social pour la lui réinjecter. La «révolution» est l'oeuvre de

20. *Ibid.*, p. 263.

21. *Ibid.*, p. 261.

22. *Ibid.*, p. 260.

cet arrachement. En ce sens, c'est par l'individu qu'elle passe d'abord, mais elle est collective aussi en ce que cet acte ne peut être commis et répercuté que s'il est porté par plusieurs autres à la fois. Dès lors, le «collectif» dont il s'agit est un «collectif» d'individus détachés, émancipés. Le meurtre est un sursaut de vie qui porte la mort à une menace de mort, le retournement en acte d'une violence d'abord subie et cachée. Chaque individu capable, dans une situation donnée, à partir de l'écart qui le fait être, de résister à une ambiance qui sourdement cherche à le déprimer, par un acte qui lui permet de surgir et de s'imposer envers et contre ce milieu est un «meurtrier». Son acte remanie le réel, le redresse à partir d'une «idée initiale». Cet acte est symbolique au sens où il n'est pas immédiat et résulte d'un écart intérieur, mais il est réel au sens où son irruption produit une commotion qui bouleverse la représentation et l'ordre établis du réel. C'est pourquoi il n'est jamais commis une fois pour toutes quoiqu'il soit toujours «premier», c'est-à-dire initial, inaugural et «fondateur». Y renoncer, c'est consentir à revenir à la léthargie héréditaire, c'est céder au désespoir, cette «paresse» comme le dit Aquin, et à l'effet débilisant de l'isolement. C'est se résoudre au suicide.

Peut-être Aquin a-t-il cru à l'Acte une fois pour toutes commis qui en finit d'un coup avec la fatigue ambiante. Peut-être a-t-il refusé de consentir au temps et à l'obligation qu'il nous fait de re-commencer, de re-naître sans cesse. Qui le saura jamais? Mais la dernière ruse de la «fatigue» ne serait-elle pas celle qui nous porterait à justifier son suicide en le rendant exemplaire? Si le destin d'Aquin peut encore assouvir la passion de certains pour les «héros vaincus», n'est-ce pas à condition d'avoir soustrait de son oeuvre l'énergie et la détermination qui la portent au-delà d'elle-même et la font revivre dans chaque acte que pose l'un de nous pour secouer le réel de sa torpeur et le régénérer?

Michel Morin  
*Collège Édouard-Montpetit*